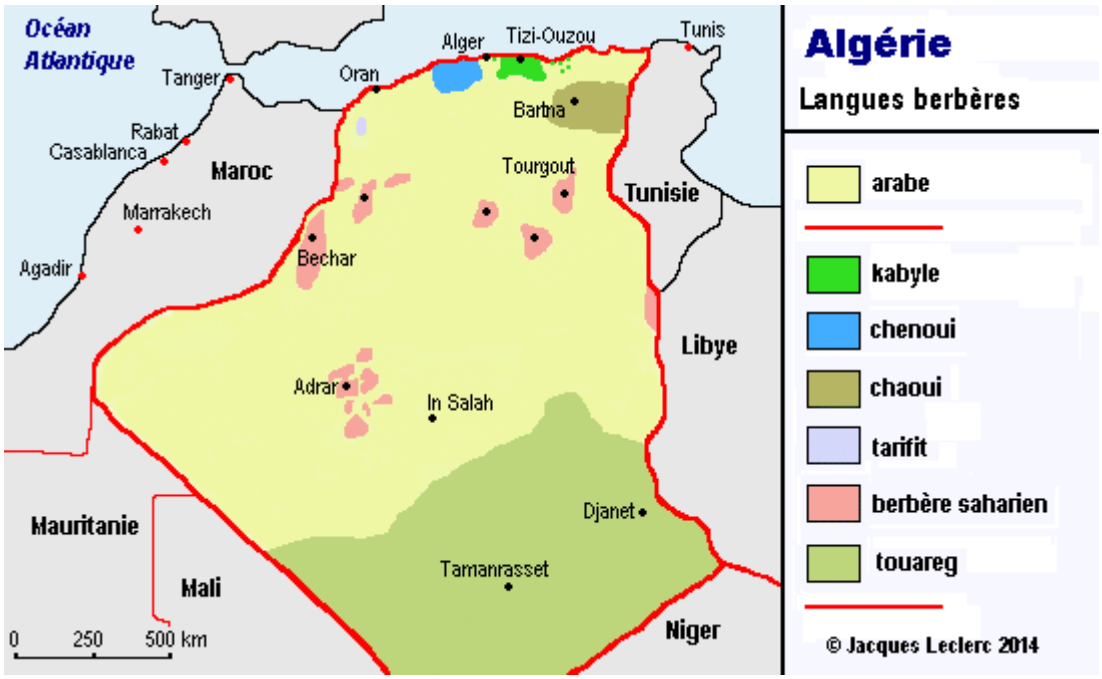
INFO 455 TAMANRASSET

« Non au 19 mars »

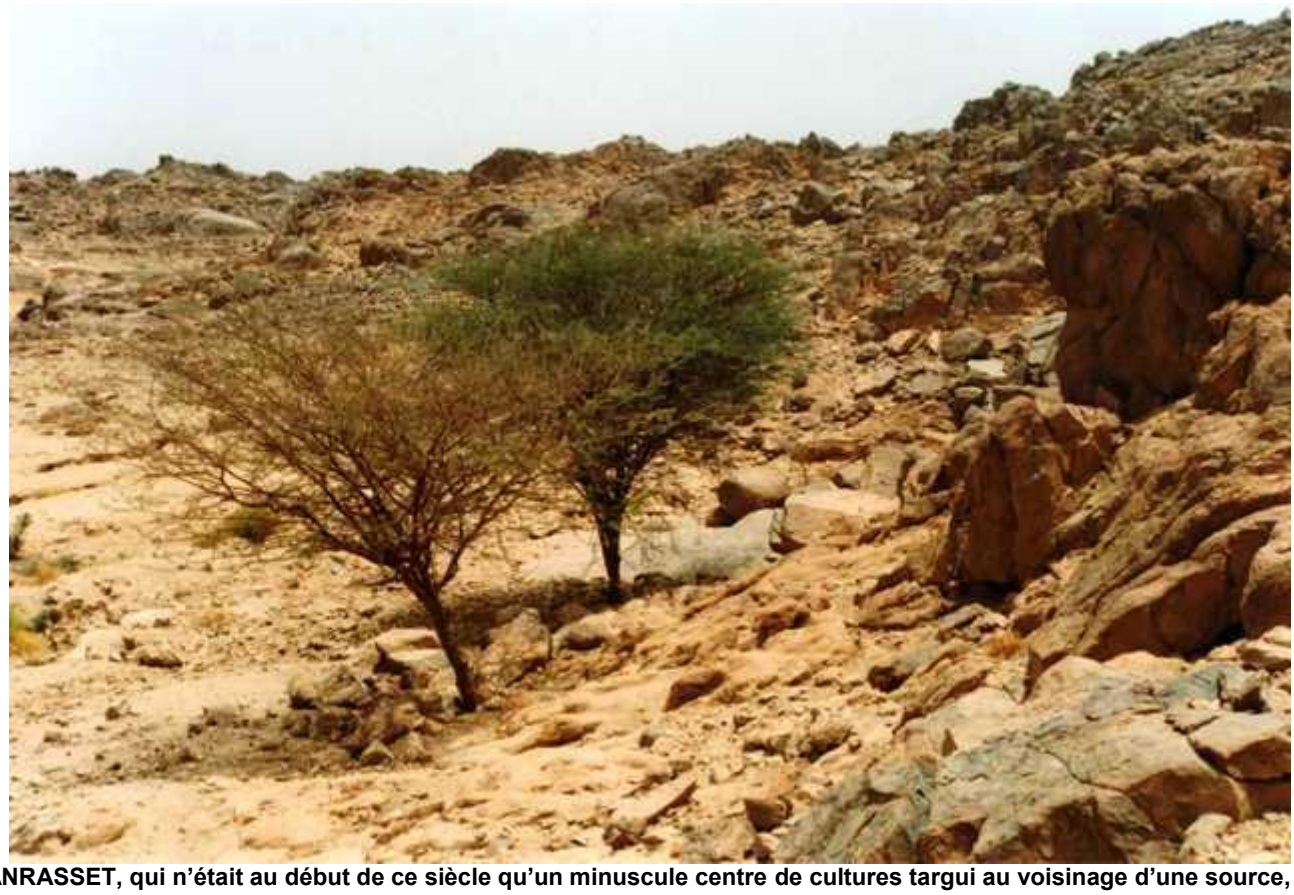
VOICI quelques articles de presse ou de donateurs retenus à votre attention :

1/ La ville de TAMANRASSET (ex FORT LAPERRINE)

TAMANRASSET ou Tamenghest (en arabe ou en berbère) et Fort LAPERRINE lors de la colonisation française, est située à



l'extrême sud de l'Algérie, à 1 900 km au sud d'Alger, à 450 km à vol d'oiseau au sud-ouest de Djanet et à environ 400 km au nord de la frontière malienne.



TAMANRASSET, qui n'était au début de ce siècle qu'un minuscule centre de cultures targui au voisinage d'une source, a vu sa renommée s'étendre à la terre entière depuis le séjour qu'y fit le Père de Foucauld, où il a été assassiné ; et en France par sa citation dans un discours du général de Gaulle en 1958 : « *Tous français de Dunkerque à Tamanrasset…* ».

Son importance économique a connu un développement analogue car elle est la seule localité que l'on rencontre dans la traverse du Sahara, le long des 1 594 km qui séparent IN SALAH d'AGADES.

Tamanrasset, une vaste terre aride, au milieu du Sahara algérien, un territoire plus grand que celui de la France, elle est la capitale du Hoggar. Située à 1733 m d'altitude Tamanrasset est la capitale de l'AHAGGAR, elle renferme des sites archéologiques datant de 600 000 à un million d'années et témoigne des premières manifestations humaines ou pré-humaines.
Elle fut dans la préhistoire une des régions à très forte densité de population du globe terrestre, théâtre de l'évolution de l'homme des brassages, des migrations et d'événement marquant des lointaines civilisations venues d'orient, d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Tamanrasset ne comptait que quelques familles au début du 20ème siècle, toutes installées sur l'une des rives de l'oued qui la traverse, à 1 400 mètres d'altitude. La ville c'est appelée un temps Fort-Laperrine par les Français…

La ville de Tamanrasset est un axe incontournable des nomades et des touaregs, qui arpentent les dunes, les regs du Sahara, du Mali au Niger passant par le Tchad et la Libye.

Le Hoggar

Traversé par le tropique du Cancer à 80 km au nord de Tamanrasset, le Hoggar (du tamachek Ahaggar) couvre une superficie d'environ 540 000 km2 soit le quart de la superficie totale de l'Algérie. À l'est de Tamanrasset, s'élève la plate-forme de l'Atakor, paysage sidérant où champs de lave tiennent une grande place, où l'altitude est partout supérieure à 2 000 mètres et sur laquelle les volcans démantelés font des saillies affleurant les 3 000 mètres.

Son plus haut commet, le mont Tahat au centre de l'Atakor, culmine à 2 918 mètres et domine l'Algérie.

Le plus célèbre site du Hoggar, chanté par nombre de poètes et de romanciers, est l'Assekrem, à 80 km de Tamanrasset à vol d'oiseau et facilement accessible par piste. L'Assekrem accueillit l'ermitage d'été de Charles de Foucauld, qui s'y installa en 1911.
Véritable désert de pierres, le Hoggar est essentiellement constitué de roches volcaniques. L'érosion a façonné un étonnant paysage tout en pitons acérés. Du fait d'un climat moins extrême que le reste du Sahara, le Hoggar est un important refuge pour certaines espèces animales et végétales. D'un point de vue écologique, il peut être différencié du reste du Sahara.

Près de la ville de Tamanrasset, dans l'oasis de Abalessa, il est possible de trouver le tombeau de Tin Hinan, (*ndlr : voir au chapitre 4*) une matriarche ancêtre des Touaregs du Hoggar. Selon la légende, Tin Hinan viendrait du Tafilalet, dans les montagnes de l'Atlas au Maroc. L'immensité de ces étendues de pierres, la beauté sidérante de ce relief volcanique, avec ses

éboulis de basalte et de porphyre, invitent à la contemplation mystique. A l'exemple de Charles de Foucauld, des ermites chrétiens ont longtemps vécu dans les huttes de pierres du Hoggar.

La région saharienne connaît un climat désertique, avec de gros écarts de températures entre le jour et la nuit (45°C le jour et 5°C la nuit !), et des endroits où la pluie peut ne pas tomber pendant des années, voire des décennies.

Histoire

- IV^{e} et III^{e} millénaire av. J.-C. : occupation humaine, attestée par les peintures rupestres du Hoggar.
- Jusqu'au 20^{e} siècle, lieu-dit d'indigènes Zeribas.
- 1902 : Bataille de Tit
- 1905 : arrivée du Père Charles de Foucauld qui se fixe sur la rive gauche de l'Oued où il construit une petite maison en pierres et terre dans le territoire du pays des Kel Ahaggar.
- V. 1915 « Tam » (appellation généralisée aujourd'hui par les gens qui l'habitent ou qui y viennent) prend la dimension d'un petit village d'une centaine d'habitants.
- 1916 : mort du Père de Foucauld, assassiné lors de la prise de la ville par des troupes senoussies.
- 1919 : la présence française s'affirme avec l'installation de services administratifs et la construction d'une caserne.
- 1961 : Tam devient sous-préfecture du département « Territoire des Oasis dans le Sahara », promotion due au Centre expérimental nucléaire français.

La Bataille de TIT

La bataille de Tit ou combat de Tit survenu à Tit, à environ 50 km au Nord-Ouest de Tamanrasset, est un épisode majeur dans l'histoire des Compagnies méharistes sahariennes. Il est considéré comme une "revanche" du massacre de la mission Flatters.

Menée le 7 mai 1902 par le lieutenant COTTENEST avec le soutien du Goum d'In Salah, elle voit la déroute d'un important rassemblement de Kel Ahaggar, les touaregs du Hoggar. La troupe est composée de quatre-vingt-dix méharistes, chaque tribu touareg ralliée à la France devait envoyer un contingent. Ce fut le goum Cottenest, dont l'effectif fut complété à cent trente fusils par l'adjonction de quarante moghaznis, la plupart sont des Châamba d'Ouargla.

Le 7 mai 1902, au village de Tit, COTTENEST, attaqué par les Touaregs, remporte la victoire, avec seulement trois tués et une dizaine de blessés. Les pertes des Touaregs s'élèvent à quatre-vingt-treize morts et de nombreux blessés. Le chef touareg Mohammed Ag Bessa y trouve la mort. À l'issue de celle-ci, la région du Hoggar est ouverte aux Français. Moussa ag Amastan, aménokal (chef d'un groupe de tribus) des Touareg, avait refusé de participer à cette bataille.

Gaston-Ernest COTTENEST

Le lieutenant COTTENEST est né en 1870 à Bergues et mort le 28 septembre 1914 à Mourmelon-le-Grand en Champagne. C'est est un militaire français.

Il commence des études de médecine lorsque son frère, lieutenant d'infanterie de marine, est tué au Tonkin. Il s'engage dans cette arme. Devenu rapidement officier, il est affecté aux Zouaves, puis aux Affaires indigènes en Algérie. Promu capitaine au 1er régiment de Zouaves, puis chef de bataillon, le commandant COTTENEST est mort en Champagne, le 28 septembre 1914, à la tête de son bataillon.

Le 15 janvier 1932, le gouverneur général Carde se rendit à Tit, pour inaugurer un médaillon à l'effigie de Cottenest, scellé dans le roc de la gare de Tit. Pour en savoir plus : http://www.piedsnoirs-aujourdhui.com/cottenest01.html

430
COTTENEST Gaston
28° RI
MORT POUR LA FRANCE LE 15.10.1918

Nota : Initialement inhumé ‘’inconnu’’ dans la tombe n°92 à Sissonne. Tardivement, après recherches, son identité fut rétablie

Tamanrasset : les jardins

Les Compagnies Sahariennes :

Préface (Auteur Jacques SOUSTELLE)

Alors que l'auto et l'avion livrent maintenant au premier venu le plus grand désert du monde, il fallait que fût écrite l'histoire des compagnies sahariennes - ces compagnies de soldats qu'il est à peine téméraire de comparer à des ordres, chevaleresques ou monastiques.
Tout au début de notre siècle, elles furent appelées à pacifier d'abord les tribus belliqueuses des Territoires du Sud, puis à humaniser ce désert inhumain dont André GIDE qualifiait « l'intolérable splendeur », en un mot à y « apprivoiser» les êtres et la nature, malgré les refus du sol et du climat. Ils n'étaient qu'une poignée; la totalité de leurs effectifs ne dépassait pas une vingtaine d'officiers et une soixantaine de sous-officiers d'origine métropolitaine, encadrant quelques centaines de Chaamba. Et pourtant, depuis plus de cinquante ans, eux et leurs successeurs n'ont pas cessé de parcourir cette immensité, y portant, y créant l'ordre et la paix et le mieux-être des hommes vivants.
Car la réussite des méharistes est d'être parvenus à attirer pacifiquement à eux les populations du désert, d'avoir su gagner leur confiance et leur estime en livrant combat pour défendre le faible et l'opprimé contre les attaques des pillards venus de l'extérieur ou animés par les fanatiques.

La plus belle œuvre de leur idéal, le capitaine CHARLET la donna en 1912, lorsqu'après avoir poursuivi un rezzou sur 800 kilomètres et lui avoir repris une cinquantaine d'esclaves, il fit encore plusieurs milliers de kilomètres pour les ramener à leur pays natal et à la condition d'hommes libres.
La tradition s'est perpétuée. Les unités sahariennes ne sont plus toutes méharistes, mais leur ligne de conduite reste la même. Partout où elles résident, où elles passent, elles installent l'intelligence, la protection et l'amitié.
Nous le savons sans que ces hommes l'aient dit eux-mêmes, car ils sont à la fois fiers et modestes et n'ont jamais rien fait pour que la publicité s'empare de leur noble aventure. Ce n'était donc pas chose facile que d'écrire leur histoire.

Le capitaine BLAUDIN DE THE, ancien commandant de la compagnie méhariste de l'Erg Oriental, à qui a été confiée cette tâche, n'a pas craint de compulser un demi-siècle d'archives pour qu'un hommage soit rendu à ses prédécesseurs.

Il a dû reconstituer patiemment, en spécialiste, d'innombrables itinéraires de mission et de reconnaissance et il n'est que de lire son œuvre pour sentir, à travers l'exposé volontairement dépouillé des faits, la foi qui l'anime et qu'il sait communiquer au lecteur.
On doit le féliciter et le remercier d'avoir su réaliser cet ouvrage, qui préservera de l'oubli cinquante glorieuses années d'histoire saharienne.

Naissance Compagnies Sahariennes

Le chef d'escadrons Laperrine, saharien averti, réussit à faire adopter le remplacement des spahis et des tirailleurs sahariens par des unités nouvelles encadrées par des officiers des Affaires indigènes et composées de nomades sahariens recrutés sur place et tenus de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, à leur vêtement et à leur remonte.

Le recrutement s'opéra au sein de la grande tribu des Chaamba, adversaires séculaires des Touaregs. Une poignée de nomades, commandée par des officiers d'élite, acquis à la magie du désert vont assurer le contrôle d'immensités jusqu'alors inviolés.

Ces unités très mobiles assurent la paix au Sahara. Elles permettent également de faciliter les rencontres entre Français et autochtones. Des œuvres de santé, d'enseignement sont rendues possibles.

Jamais la France n'eut de troupes régulières aussi peu coûteuses.

Ainsi fut signé le décret du 1er avril 1902 créant trois compagnies sahariennes qui prirent le nom des trois grands groupes de palmeraies où elles établirent leurs bases : la compagnie du Tidikelt (Ksar el Kébir d'In Salah), la compagnie du Touat (Adrar), la compagnie de Gourara (Timmimoum), placées sous les ordres du commandant militaire supérieur des Oasis, lui-même relevant du général commandant la subdivision d'Aïn-Sefra.

De 1902 à la fin de la deuxième guerre mondiale, une quantité de petites actions militaires se sont déroulées dans ces vastes territoires, mais n'ont jamais donné lieu à une opération d'ensemble. Il s'agit de reconnaissances, de mesures de police, de quelques combats dont aucun ne met en ligne plus d'une centaines d'hommes, de part et d'autre.

On se rappelle, évidemment, que les Sahariens participèrent d'une manière importante aux opérations de 1942 et 1943 en liaison avec les troupes du général Leclerc. Ils se distinguèrent à Ghat le 25 janvier 1943 contre les troupes italiennes.

Antérieurement, il faut mentionner le combat de Tit, mai 1902, opération de guerre bien caractérisée, elle eut un grand retentissement au Sahara et on la présenta comme une revanche du massacre de la mission Flatters. Tit se trouve à 40 kilomètres au nord-ouest de Tamanrasset. Le chef de l'opération, lieutenant Cottenest, a laissé son nom à ce réel exploit. Il disposait d'un groupe de méharistes des tribus du Tidikelt et fut à l'origine de la conquête du Sahara.

Les troupes sahariennes ont été illustrées par le grand nom du Général Laperrine, qui avait été nommé commandant supérieur des Territoires sahariens en janvier 1917.

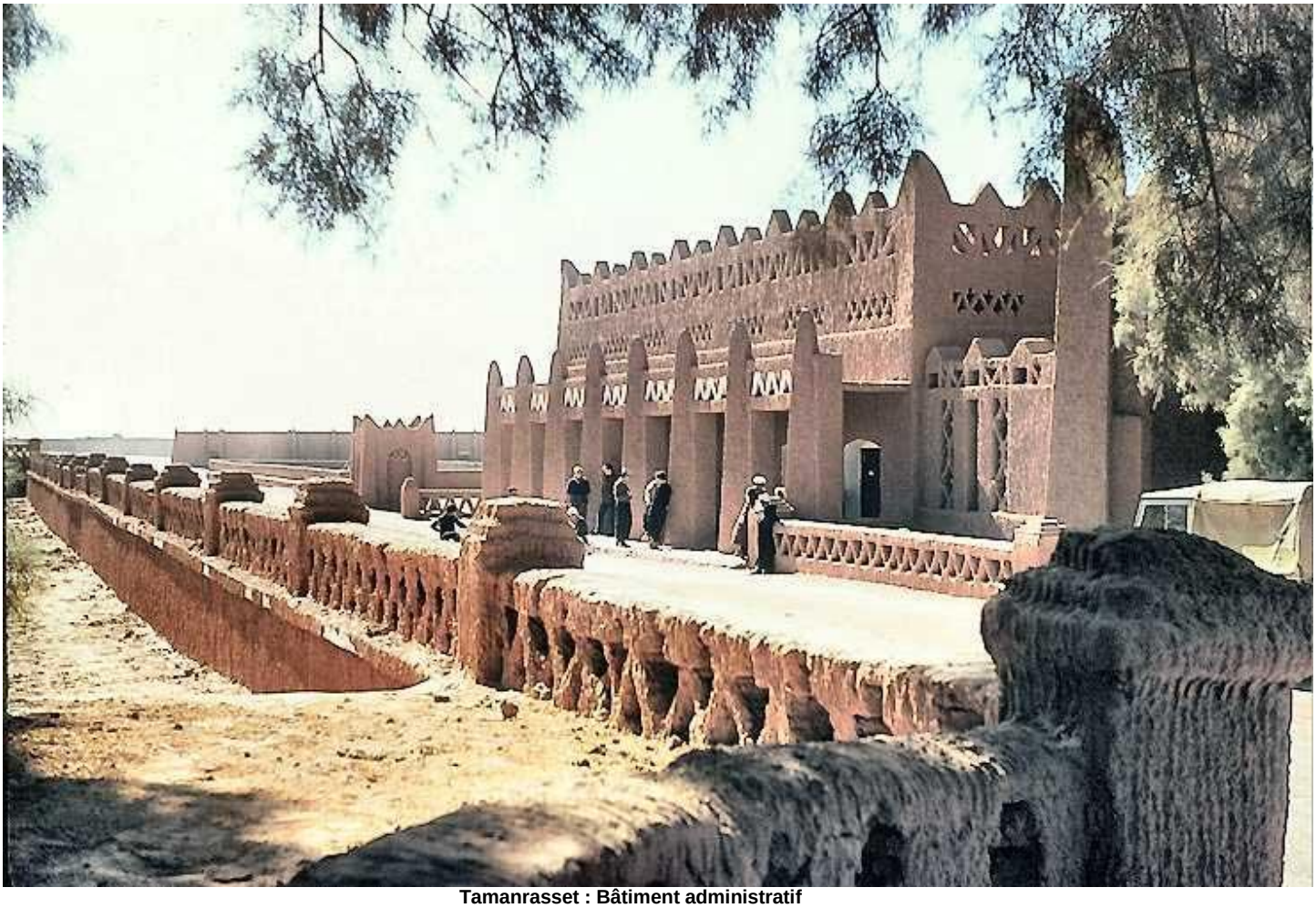
Après la dissolution du commandement supérieur des Territoires sahariens en octobre 1919, le Général Laperrine fut nommé commandant de la division d'Alger. Il trouva la mort en plein désert, à la suite d'un banal accident d'avion en panne d'essence, le 5 mars 1920.

En 1947, les compagnies sahariennes furent encore une fois réorganisées. Cinq restèrent entièrement méharistes : compagnies du Touat (Adrar), de la Saoura (Tindouf), du Tidikelt-Hoggar (Tamanrasset), du Tassili (Fort-Polignac) et de l'Erg oriental (El Oued). Deux autres, équipées en véhicules tous terrains, devenaient les compagnies sahariennes portées de la Zousfana (Colomb-Béchar), et des Oasis (Ouargla).
La compagnie saharienne du Sud-Tripolitain fut dissoute et remplacée par un groupe qui devint en 1952 la compagnie saharienne d'infanterie du Fezzan et la 3^{e} compagnie saharienne portée de la Légion.

Le 30 novembre 1952, à Ouargla, les compagnies sahariennes célébrèrent le cinquantenaire de leur création. Elles furent citées à l'ordre de l'Armée.

Croix de guerre avec palme à l'étendard des "compagnies sahariennes méharistes et portées".

De tout cela, il ne reste qu'un souvenir. Le Sahara français a disparu



Tamanrasset : Bâtiment administratif

Le Général François-Henri LAPERRINE

Marie Joseph François Henry Laperrine d'Hautpoul est un officier général français du début du 20e siècle, né le 29 septembre 1860 à Castelnaudary (Aude), mort le 5 mars 1920 dans le Tanezrouft (Algérie). Il était général de division et ami de Charles de Foucauld.

Il entre à Saint-Cyr en octobre 1878. Capitaine au 2e régiment de dragons en novembre 1891, attiré par l'aventure, il est volontaire pour servir en Afrique. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur en avril 1892.

En 1897, il recrute et organise les Compagnies méharistes sahariennes, qui ne deviendront officielles que le 30 mars 1902, par décret, tout en restant des troupes semi-régulières. En 1901, il est nommé commandant supérieur des oasis.

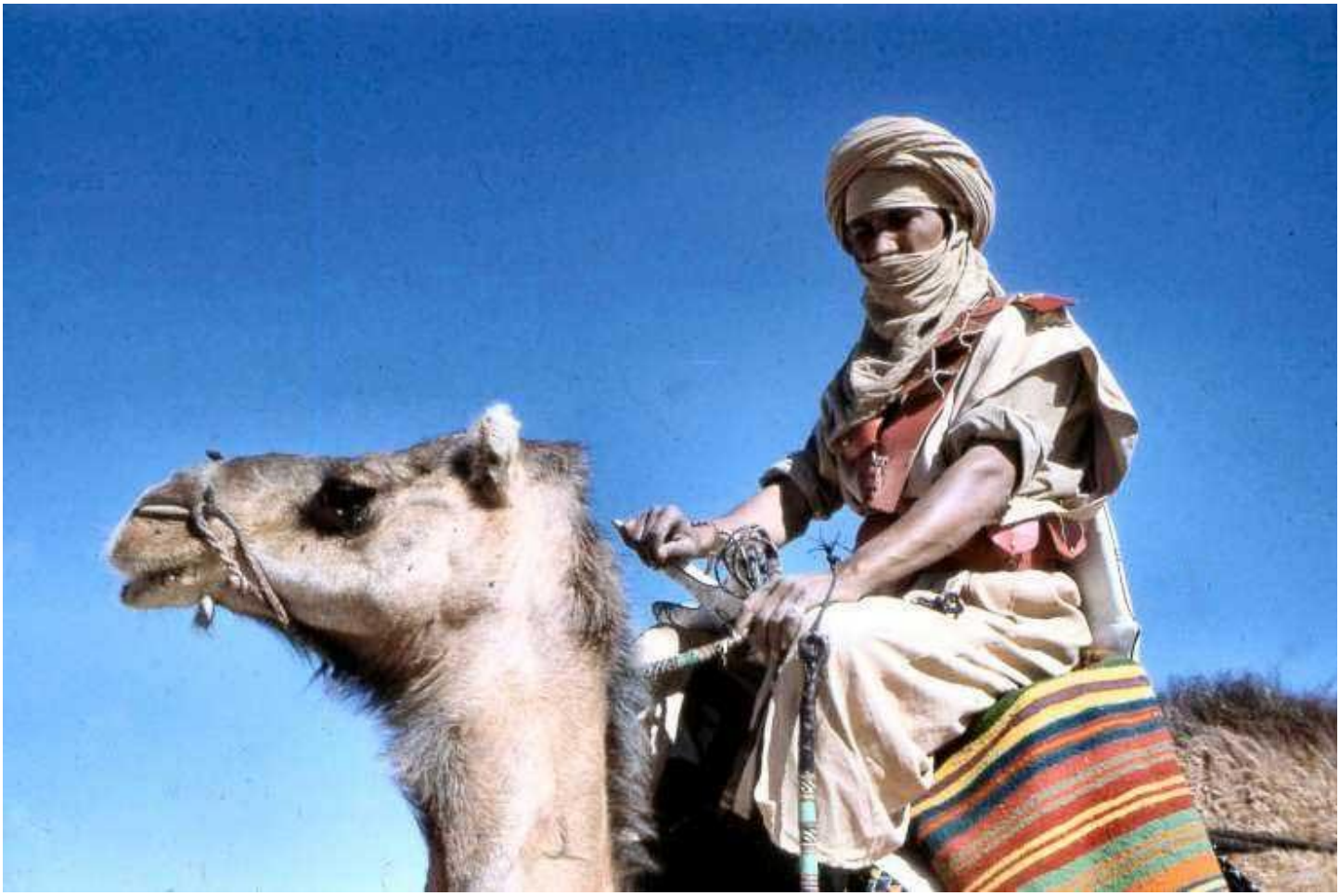
Il fait découvrir le Sahara à Charles de Foucauld lors d'une « tournée d'apprivoisement » des populations du grand Sud. Les deux saint-cyriens se connaissent depuis longtemps. L'un veut gagner les Sahariens à la France, l'autre à la cause du Christ. Peut-être Laperrine s'imagine-t-il que grâce à l'aide du missionnaire et à celle de Moussa ag Amastan, il pourra mettre en place « une confédération targuie du Sahara, sorte de royaume franc du Centre-Afrique, à dominante chrétienne, socle de la colonisation africaine ». C'est oublier que Moussa ag Amastan, bien qu'il ait fait par réalisme le choix de pactiser avec les Français, est un musulman pieux et sincère, ce qui lui valait d'ailleurs l'estime de Foucauld.

En 1904, alors que Laperrine est commandant supérieur des oasis sahariennes, son subordonné le capitaine Métois, chef de l'annexe du Tidikelt, fait signer au chef des Touareg Kel Ahaggar, l'amenokal Moussa ag Amastan, une sorte de traité qui fixe à celui-ci « les conditions dans lesquelles le Gouvernement Français accepte sa collaboration ». Mais Laperrine, le supérieur hiérarchique de Métois, interprète ce traité comme une soumission de Moussa ag Amastan et le lui fera comprendre l'année suivante. Son action au Sahara lui vaudra le surnom de « pacificateur du Sahara ».

Général de brigade en 1912, il participe aux batailles d'Ypres et de Verdun.

[*C'est grâce au général Laperrine que si longtemps, pour la joie du cœur et des yeux, flottèrent les trois couleurs pimpantes du drapeau de la France, au-dessus des fortins rouges ou blancs, sur le vert sombre des palmiers, dans la splendeur et la luminosité des paysages sahariens. (Général Ferry)*]

En 1917, il est appelé au Sahara par le général Lyautey. Il exige que ses officiers parlent parfaitement arabe et montent à dos de chameau. Il est nommé général de division en 1918.



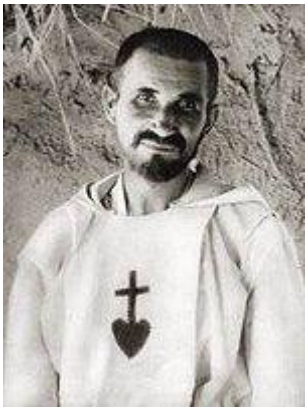
Méhariste

Ayant appris à piloter un avion, il part à la recherche de la tombe de son ami Charles de Foucauld assassiné le 1er décembre 1916. Victime d'une panne, à court de carburant, il doit se poser dans le Tanezrouft, en plein désert et, après plusieurs jours sans nourriture, meurt d'épuisement le 5 mars 1920. Son corps est ramené à Tamanrasset ; il est inhumé le 26 avril 1920 à Carcassonne (cimetière Saint Michel).

En 1935, l'avenue du Général-Laperrine dans le 12e arrondissement de Paris, près du Musée des colonies, prend son nom en hommage. La 143e promotion de Saint-Cyr (1956-1958) porte son nom, de même qu'un fort à Tamanrasset. Une rue de Nice, perpendiculaire au boulevard Gorbella, porte également son nom.

Le Père de FOUCAULD

Charles Eugène de Foucauld de Pontbriand, est né le 15 septembre 1858 à Strasbourg et mort le 1er décembre 1916 dans le Sahara. C'est un officier de l'armée française devenu explorateur et géographe, puis religieux chrétien catholique, ermite et linguiste. Il a été béatifié le 13 novembre 2005 par le pape Benoît XVI.



Orphelin à l'âge de six ans, Charles de Foucauld intègre Saint-Cyr, fait carrière dans l'armée en menant une vie dissolue. À vingt-trois ans, il décide de démissionner de l'armée afin d'explorer le Maroc en se faisant passer pour un juif. La qualité de ses travaux lui vaut la médaille d'or de la Société de géographie, et une grande renommée à la suite de la publication de son livre *Reconnaissance au Maroc* (1888).

De retour en France et après diverses rencontres, il retrouve la Foi chrétienne et devient religieux chez les trappistes le 16 janvier 1890. Puis il part pour la Syrie, toujours chez les trappistes. Sa quête d'un idéal encore plus radical de pauvreté,

d'abnégation et de pénitence le pousse à quitter la trappe afin de devenir ermite en 1901. Il vit alors en Palestine, écrivant ses méditations qui seront le cœur de sa spiritualité, comprenant la Prière d'abandon.

Le bordj du Père de FOUCAULD

[À l'Assekrem, à 80 kilomètres à vol d'oiseau de Tamanrasset, se trouve l'ermitage d'été de Charles de Foucauld, un des nombreux ermites chrétiens qui vécurent au Hoggar ; Foucauld s'y installa en 1911].

ASSEKREM

Ordonné prêtre à Viviers en 1901, il décide de s'installer dans le Sahara, à Béni-Abbès et séjourne régulièrement à Tamanrasset à partir de 1905 et décide de s'installer sur la rive alors inhabitée de l'oued. Il ambitionne de fonder une nouvelle congrégation, mais personne ne le rejoint. Passionné de culture touareg, il a entrepris un travail colossal : la rédaction du premier dictionnaire touareg-français, lexique qu'il accompagne de commentaires et auquel il adjoint un recueil de poésies, proverbes et chants touaregs qu'il transcrit, traduit et commente également. Ami du commandant Laperrine et d'autres militaires qu'il a accompagnés à travers le désert, il entretient également des relations cordiales avec l'amenokal Moussa Ag Amastane. Ses traductions de poésies se font notamment l'écho des amours contrariées de Moussa et de sa cousine Dassine, réputée dans tout le Hoggar pour sa beauté et ses talents de poétesse. L'œuvre linguistique du père de Foucauld, monumentale, fait toujours autorité pour la connaissance de la culture touareg, en particulier des Touaregs Kel Ahaggar.

Il venait d'achever ces travaux lorsqu'il fut assassiné, le 1er décembre 1916, dans son bordj de Tamanrasset, au cours d'une révolte senoussiste. Ces dissidents recrutèrent un cultivateur nommé El Madani, ce dernier appela le Père hors du bordj qu'il avait fait élever pour abriter éventuellement les habitants du village. Aussitôt saisi, on lui attacha les mains derrière le dos et on le laisse à genoux sur l'étroit terre-plein qui sépare la porte de son muret de protection. Tout à coup une des sentinelles donne l'alarme en annonçant la venue des militaires de Fort MOTYLINSKY. Les Senoussites se portent en hâte vers le lieu d'où proviennent ces appels en laissant un gardien près du ''Marabout Chrétien''. Une fusillade éclate. Le gardien approche alors le canon de son fusil de la tête du Père de FOUCAULD et fait feu.

Il est très vite considéré comme un saint et fait l'objet d'une véritable vénération, appuyée par le succès de la biographie de René Bazin (1921) qui devient un best-seller. De nouvelles congrégations religieuses, familles spirituelles et un renouveau de l'érémitisme s'inspirent des écrits et de la vie de Charles de Foucauld.

Et sur le même sujet : http://terrain.revues.org/3167

Proverbes Touareg

-Mieux vaut marcher sans savoir où aller que rester assis sans rien faire.

-Qui fait ce que son père n'a pas fait verra ce que son père n'a pas vu.

-Que celui qui réside fasse en sorte que celui qui passe ne le mésestime pas.

-En quelque pays que tu entres, conformes-toi à ses moeurs.

-Mieux vaut se briser la jambe que briser sa parole.

-Les années ne peuvent se cacher dans un sac.

-Mieux vaut ne pas secouer le fond des eaux pour ne pas voir tout ce qu'elles renferment.

-L'argent ne pourra jamais acheter l'amour.

-La femme contient tellement de mystères qu'elle est comme l'océan. Celui qui veut comprendre l'océan doit l'explorer.

-Les chameaux ne se moquent pas réciproquement de leurs bosses.

-La différence entre un jardin et un désert, ce n'est pas l'eau, c'est l'homme.

-C'est pendant que le vieux seau est encore là qu'il faut en fabriquer un neuf.

-Au bout de la corde, la tente ; au bout de l'homme, la trace.

-L'homme a inventé la montre, mais Dieu a inventé le temps.

-Mieux vaut passer la nuit dans l'irritation de l'offense que dans le repentir de la vengeance.

-Fais de ta plainte un chant d'amour pour ne plus savoir que tu souffres.

-Ne te lasse pas de crier ta joie d'être en vie et tu n'entendras plus d'autres cris.

« Lorsque quelqu'un te blesse, tu devrais l'écrire sur le sable afin que le vent l'efface de ta mémoire mais lorsque quelqu'un fait quelque chose de bon pour toi, tu dois l'écrire sur la pierre afin que le vent ne l'efface jamais. »

« Quand tu voyages prends deux sacs un pour recevoir l'autre pour donner. »

Départ d'une patrouille

<u>Juste après l'indépendance….</u>

Le commandant Azzedine avec le président Ferhat Abbas, tous deux ont été déportés au Sud, près de Tamanrasset en 1964, par Ben Bella… Comme quoi !

<u>SYNTHESE réalisée grâce aux sites ci-dessous</u> :

ET si vous souhaitez en savoir plus sur TAMANARASSET cliquez, SVP, au choix sur l'un de ces liens :

http://sitelimafox.free.fr/HistoCM/HCM001.htm
https://www.youtube.com/watch?v=vuIEDr2WQLM
http://blog.lefigaro.fr/algerie/2012/05/tamanrasset-la-capitale-des-touaregs-algeriens-en-pleine-metamorphose.html
http://niarunblog.unblog.fr/lieux-touristiques-algerie/le-hoggar-a-mains-nus/tamanrasset-somptueuse-comme-ses-montagnes/
http://bu.umc.edu.dz/theses/amenagement/BIT6381.pdf
http://www.lemonde.fr/afrique/article/2012/04/11/les-ambitions-independantistes-touareg-inquietent-tamanrasset_1683557_3212.html
http://www.memoireafriquedunord.net/biog/biog18_Laperrine.htm
http://alger-roi.fr/Alger/tamanrasset/textes/1_tamanrasset_foucault_laperrine_guide_vert.
http://cent.ans.free.fr/pj1905/pj78426111905b.htm

Une rue de Tamanrasset

2/ Journée internationale des personnes disparues (Source Hervé CUESTA)

Le 30 août a été choisi comme étant ''La Journée Internationale des victimes de disparition forcée'' ou encore ''Journée Internationale des personnes disparues''.

Partout dans le monde, des parents, des frères et sœurs, des époux et des enfants tentent désespérément de retrouver des membres de leur famille, ignorant si leurs proches sont vivants ou décédés.

La journée internationale des disparus est l'occasion de rappeler que des centaines de milliers de familles sont séparées à cause de conflits armés et de catastrophes et qu'elles ont le droit de savoir ce qu'il est advenu de leurs proches.

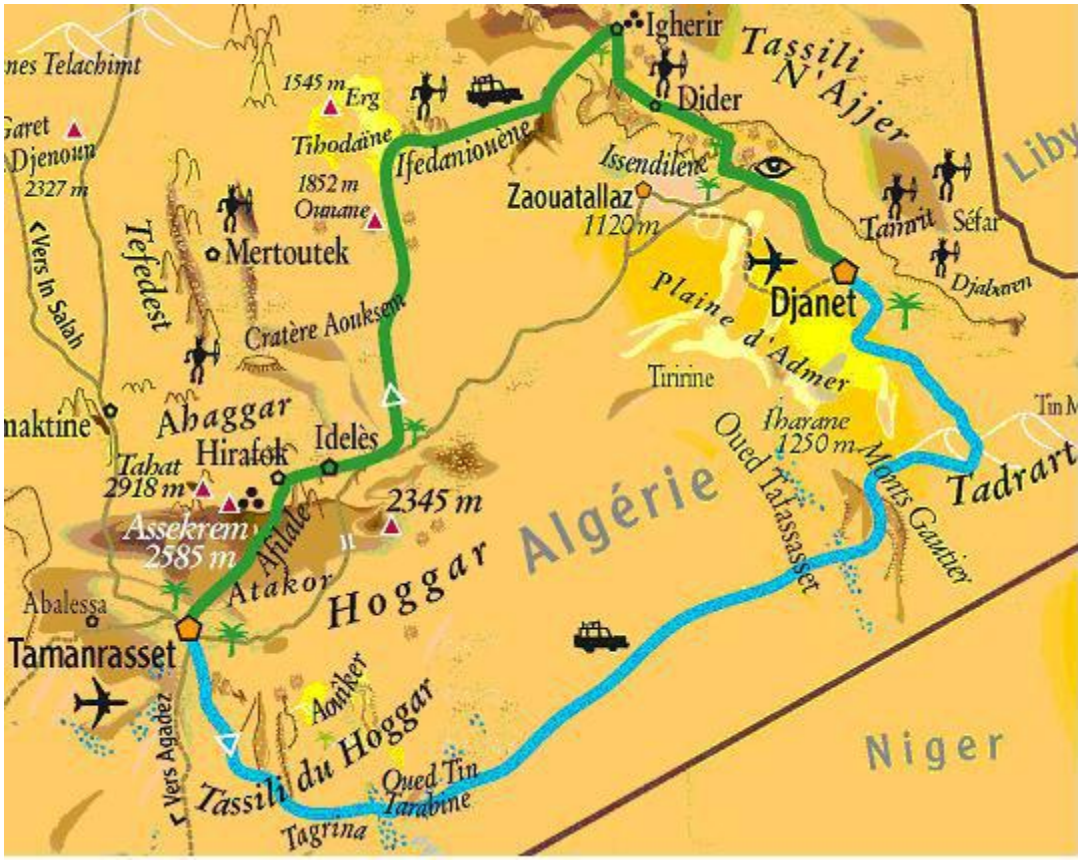
Le 30 Août 2014, cela fera 19 158 jours que nous n'avons plus de nouvelles de nos Disparus, depuis le 19 mars 1962…

N'oubliez pas notre rendez-vous : Porte d'Italie à TOULON, samedi 30 août à 11 heures trois gerbes seront déposées à la stèle des martyrs de l'Algérie française.

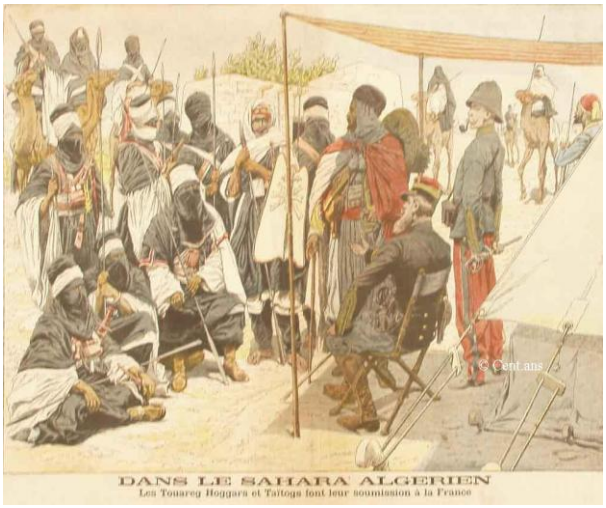
NDLR : Note étude, arrêtée à la date du 10 juin 2014, a recensée 2034 disparus dont 1336 après le 19 mars 1962.

3/ TOUAREGS ET NOIRS AU HOGGAR (Auteur Jean Malaurie)

Source : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1953_num_8_3_2185



Sur une superficie de 350.000 km2, équivalente à 60 départements français, l'Annexe du HOGGAR compte une population évaluée en 1949 à un peu près de 10.000 individus, mais elle ne dispose pour les nourrir, au milieu de cette immensité, que d'une surface utile de 1 420 hectares, soit, entre la superficie totale et la surface utile, un rapport de 0.00004. Encore ce pays pauvre, particulièrement déshérité, aux marges agricoles réduites, n'exploite-t-il que 460 ha des terres cultivables qui lui sont offertes. Est-il besoin de dire combien, dans un tel état de fragilité géographique, sans compter l'imperfection de ses techniques agricoles, ce petit monde vit mal, misérablement – conditions et effets de cette misère qu'il convient d'examiner ? L'indigène a récemment connu des besoins nouveaux, mais les faibles ressources du pays permettront-elles toujours de les satisfaire ? Quelle est donc la valeur de l'écart entre les ressources actuelles et les ressources possibles ? En territoire saharien, comme au reste en tout pays pauvre, de population archaïque, c'est du point de vue humain, le problème essentiel.



Soumission des Touaregs à la France

Les efforts de recensement se heurtent à de grandes difficultés. Néanmoins, on peut considérer que depuis 1902 (bataille de Tit) et plus encore depuis 1920 (pacification totale), la population a connu une augmentation sensible. Mais elle comprend des éléments divers qu'il convient d'examiner séparément : les nomades, les sédentaires, les fonctionnaires européens. Le recensement nominatif de la *population nomade*, entrepris de 1941 à 1946, a donné un total de 6 222 individus entre qui il convient de distinguer : les Touaregs proprement dits (4 611), Berbères de race blanche, vivant en isolat social, et leurs serviteurs noirs (1 642). En 1948, le recensement donne pour ce même groupe nomade : 6 048 personnes (4 420 Touaregs, 1 618 Noirs) ; et en 1949 : 6 013 personnes (4 294 Touaregs, 1 719 Noirs). Diminution du groupe touareg et accroissement de population : telles pourraient être les premières conclusions. Ces mouvements démographiques ne sont toutefois qu'apparents. Au Hoggar, en effet, plus encore qu'au Maghreb, on ne sait jamais très bien quelle part revient à la croissance réelle de la population, et quelle, au perfectionnement de la documentation.

Les informations du recensement 1941-1946 peuvent se résumer dans le tableau suivant :

	T o u a r e g	Noirs nomades (serviteurs)
0 à 20 ans	2 211 (1 174 hommes, 1 037 femmes)	506 (266 hommes, 240 femmes)
20 ans et plus	2 400 (1 061 '' 1 339 '')	1 136 (470 '' 666 '')

Ce recensement est critiquable, tout d'abord dans sa méthode. La population, contrairement aux usages, n'a pas été interrogée à une date donnée, mais sur une période de cinq ans. Ainsi pourrait peut-être s'expliquer, dans le groupe de 0 à 20 ans, la disparité remarquable des hommes et des femmes. Sur le plan démographique, ce caractère se justifie néanmoins. On considère, on le sait, qua dans toute population la masculinité à la naissance (rapport entre le nombre de garçons et celui des filles) est de 105 % et varie dans des limites très étroites entre 104 et 106 %. Ce rapport diminue ensuite pour atteindre 100 vers l'âge de 20 ans du fait d'une surmortalité masculine de 0 à 20 ans. Au-delà de 20 ans la surmortalité continue abaisse le rapport au-dessous de 100. Chez les touaregs, autant que l'on puisse dégager des conclusions valables, il semble que ce phénomène démographique général ressorte du recensement puisque l'on observe 80 hommes pour 100 filles au-delà de 20 ans. La population noire présente à son tour une forte mortalité masculine : au-dessus de 20 ans, 66 hommes pour 100 femmes survivent. Il n'apparait pas que l'on puisse attribuer ce fort déséquilibre des sexes à une immigration noire. Le faible effectif des individus de 0 à 20 ans par rapport à la population adulte pourrait même indiquer que la population est décroissante.

***Le groupe sédentaire* est composé essentiellement d'immigrants. La présence d'agriculteurs noirs au Hoggar est un fait récent. Attirés par les possibilités des *arrems* (exploitations agricoles) et le climat d'altitude, les *harratins* du Touat et du**

Tidikelt continuent à venir s'y fixer. Aussi bien ce second groupe, allogène, augmente-t-il avec une relative rapidité. Au début du siècle on comptait quelques dizaines d'*harratins* ; en 1945, on en dénombrait 2 558 ; en 1947, 2 705. Cette population se répartit en 20 villages d'une centaine d'habitants chacun distribués à la périphérie du massif. Semi-nomade, cette population qui vit principalement du travail de la terre, de déplace d'un *arrem* à une autre dès que l'abaissement momentané de la nappe phréatique ne permet plus l'irrigation des champs.

Mis à part l'important, et très actif politiquement, groupe de commerçants et artisans mozabites et arabes (Tamanrasset), resterait à signaler une troisième fraction : *le groupe européen*, essentiellement constitué par le personnel militaire français et les familles qui l'accompagnent : 70 personnes en 1949 (35 hommes, 16 femmes, 19 enfants), fixés à Tamanrasset, centre administratif du territoire.

A partir de divers recensements, l'accroissement de la population depuis l'intervention française paraît vraisemblable. L'accroissement du groupe Touareg est certainement dû, pour une grande part, à une diminution de la mortalité à la suite de la pacification. Le premier résultat de la paix, nous dit le Capitaine COUSIN, fut de permettre aux tribus Touaregs de se reconstituer ; la plupart des mâles, au Hoggar, disparaissaient de mort violente ». La guerre représentait, en effet, pour ce peuple, un terrible danger. A la bataille du TIT, on releva 100 morts sur 400 combattants. Du rezzou du Houa (1907) qui comptait 44 participants, ne rentrèrent que 4 Touaregs. Il n'est pas douteux, en outre, que cette diminution de la mortalité, notable depuis 1902-1920, aussi bien chez les Blancs que chez les Noirs, est le fait de l'Administration Française ; de son œuvre d'assistance sanitaire et sociale lors des périodes d'épidémie (variole) et de famine.
On ne constate une natalité élevée que chez les Noirs et les sédentaires. Chez les Touaregs, monogames et d'un islamisme assez tiède, la licence des mœurs, les maladies vénériennes, les mariages tardifs, les préventions sociales, le souci général de limitation des naissances ont toujours déterminé une natalité relativement faible.

Comme le laisse prévoir et l'explique la médiocrité des niveaux de vie, l'optimum de population est actuellement dépassé. Tout comme l'Algérie, l'Annexe du Hoggar offre en son économie « un déséquilibre entre les ressources et la population », déséquilibre d'autant plus grave que les marges agricoles et commerciales sont ici extrêmement réduites. Tous les chiffres le soulignent avec une triste éloquence. Ainsi les impôts s'élèvent en 1946 à 1 764 000 Francs. Ils sont à répartir sur la population masculine majeure : soit 2 500 personnes environ sur lesquelles on compte 1 000 Touaregs, 1 000 cultivateurs noirs, 500 serviteurs noirs. Les 500 serviteurs noirs étant insolvables (employés au pair par les Touaregs), la charge est à la vérité à répartir entre 2 000 personnes, soit 850 francs par an et par individu. Faible charge sans doute si l'on se reporte à des normes européennes, mais écrasantes si l'on considère le budget (nature et espèces) des familles indigènes.

Les statistiques récentes indiquent en effet qu'un Targui ne peut disposer au plus dans l'année que d'un revenu en espèces de 50.000 francs environ (*de l'époque*) ; un cultivateur noir, d'un revenu de 20.000 Fr, sommes notoirement insuffisantes si l'on note qu'elles doivent permettre à l'indigène de se vêtir et d'acheter thé, sucre et huile. L'importance de la mendicité permet de mesurer ce degré d'appauvrissement. Dans les centres agricoles, les renseignements officiels et nos observations établissent que 7 % de la population environ vivent dans la plus complète indigence (Abalessa 3 %, Irafok 15 %, In Amguel 6 %, Tamanrasset 5 % en 1940). La remarque de Bernard AUG sur les populations sahariennes reste valable : « *il n'y a pas des degrés dans leur pauvreté, il n'y a pas de véritable richesse* ».

Des Harratins encore de nos jours à manifester en Mauritanie

Si l'on examine les revenus *en nature* des fractions noires et Touaregs de la population, l'on se représente mieux encore la modicité effrayante de leurs moyens. L'ensemble des *Harratins* dispose dans l'année d'un stock de 280 t de grains (blé, orge, mil), et la ration journalière de chaque individu est par suite de 300 q pendant 10 mois. Les légumes du jardin permettent au

cultivateur, pendant deux mois d'été, d'économiser son grain.
Les précipitations qui varient considérablement selon les années, restent toujours faibles : 1944, 90 mm ; 1946, 39 mm ; 1948, 28 mm ; 1949, 9 mm. Il suffit, on le conçoit, de différences minimes pour abaisser notablement ces niveaux de vie si bas. Le Lieutenant VOINOT écrivait dès 1903 : « la vie de tous les Touaregs est des plus rudes ; il y a disette absolue s'il n'a pas plu depuis 3 ans dans une contrée étendue ». Lors de notre second passage, en mars 1950, il nous a été signalé plusieurs cas de famine survenus les années précédentes au Nord-est de Tamanrasset.
Une étude récente, parue dans les *Archives de l'Institut Pasteur*, estime que tous les ans 20 à 100 personnes meurent directement ou indirectement de la faim, en ce territoire. La dureté du climat s'inscrit dans les budgets et, si l'on peut dire, dans les menus ; elle impose une alimentation peu variée et insuffisante. Celle, de type méditerranéen (céréales, huile), du sédentaire est très faible en calories et déséquilibrée. Conséquence immédiate et déjà soulignée : « l'homme ne pouvant régler sa nourriture sur son travail, est forcé de régler son travail sur sa nourriture ». Les ressources locales sont complétées par des achats onéreux de thé, sucre et huile. Mais le pouvoir d'achat des *Harratins*, on le sait, est mince.
Aussi bien en période de disette, « n'hésitait-il pas à engager, sur pied, sa récolte pour obtenir du commerçant les vivres et vêtements qui lui étaient nécessaires ». Ces pratiques n'ont cessé que depuis la création d'une Société de Prévoyance Indigène. L'alimentation du nomade, bien que réduite, est mieux équilibrée. Le blé et la viande y figurent en assez bonne place, à côté du lait (chèvre et chamelle) et de ses dérivés (pour le lait de chèvre : fromage et beurre) ; ajoutons les dattes obtenues par troc, du Tidikelt, à raison d'une unité de blé pour 3 unités de dattes, qui ne sont consommées que dans les familles les plus riches, disons plutôt les moins pauvres.

Même précarité dans le logement. L'*akabar* abrite, le plus souvent, le cultivateur noir. Dans cette hutte de branchages et de roseaux s'entassent, sur 15 à 20 m2, une dizaine de personnes. La case aux murs d'argile ou *tin* reste l'exception dans les *arrems* du Hoggar et le mobilier (nattes, sacs de peau, récipients) est des plus rudimentaires. Pour le moulin à blé, ces populations utilisent encore deux disques de granit pivotant lentement l'un sur l'autre. Le morcellement des exploitations empêche de substituer l'araire à la houe et tous les transports restent primitifs (paniers). Enfin le système d'adduction d'eau impose à l'agriculteur un travail pénible et improductif. Quant à l'existence indépendante du nomade elle parait obéir à des modes intangibles (vie sous la tente, déplacement des troupeaux, caravane saisonnière du sel vers le Niger). Aussi ne saurait-on vraiment parler d'évolution à l'égard de ce dernier groupe et ne saurait-on la souhaiter, son avenir apparaissant, en dernière analyse, bien précaire. L'équilibre économique du Hoggar repose en effet sur le maintien de privilèges historiques – notamment d'un statut agraire - en contradiction totale avec les exigences de l'ensemble de la population.

Le *Khamessat* explique et aggrave la pauvreté générale et la médiocrité de la civilisation rurale ; remarque qui ne nous est pas, au reste, personnelle. « *Khamessat*, écrit notamment Louis CHEVALIER, formule de métayage pauvre rendant également difficile le progrès agricole, car c'est là l'association d'un exploitant sans moyens et d'un propriétaire se désintéressant de sa terre ».
Il ne s'agit pas au Hoggar d'une institution ancienne. Elle ne date guère que d'une cinquantaine d'années, lors de la fixation, dans les *arrems*, de Noirs venus du Tidikelt et d'esclaves razziés au Soudan.

Selon la coutume touareg, la totalité du Hoggar est depuis des siècles propriété personnelle de l'*Amenokhal*, possesseur du pays. Contre une faible redevance annuelle il abandonne la possession du sol à ses sujets, nomades ou sédentaires. Seuls les Touaregs disposent de quelques capitaux grâce à leur activité pastorale et commerciale et peuvent exploiter la terre (défrichement, irrigation, ensemencement). Répugnant au travail, comme tout nomade (« avec la charrue entre la honte »), le Targui abandonne la gestion de ses parcelles aux Noirs des *arrems* moyennant un contrat, le *khamessat*, défavorable au preneur. Le locataire ou *khamès* doit au propriétaire les 4/5ème de la récole du printemps (blé, orge), la moitié de la récolte de tomates, cependant qu'il obtient du bailleur : la terre défrichée, le système d'irrigation en état, les semences et outils de travail. De tous temps le nomade a exploité le sédentaire. L'intervention française au Sahara n'a transformé qu'en apparence cet état de choses. Le Touareg a su maintenir dans l'économie l'expression juridique et politique de sa domination. En acceptant, en tolérant au Hoggar le régime du *khamessat*, l'Administration française consacrait du même coup les anomalies du système, en fait assez difficilement admissibles. Par son travail, c'est le *khamès* qui entretient le capital agricole de la société nomade, lui encore qui, chaque année, apporte à la confédération touareg une contribution en grains équivalent au quart de son revenu. Le *Khamès*, mal nourri, est contraint de régler son travail sur sa propre sous-alimentation. Peut être pourrait-on mieux éclairer certains aspects de sa vie personnelle ou sociale, en pays d'Islam, en l'attribuant pour partie à cette sous-alimentation. Par calcul de leurs maîtres, les *harratins* sont maintenus, en effet, à un niveau de vie tel qu'ils ne seront jamais en mesure d'accéder à la propriété. « Les ruraux, selon le rapport du capitaine COUSIN, trop pauvres, ne peuvent entreprendre à leur frais les travaux de défrichement. S'ils y parviennent, ils ont alors épuisé leurs réserves et, tout en conservant leurs droits (de propriétaire), ils se voient contraints, pour être à même de poursuivre l'exploitation, de

solliciter l'aide d'un nomade. Presque toujours, ce dernier accordera le secours demandé moyennant un contrat qui placera dès lors le cultivateur propriétaire dans la même situation que le cultivateur *khamès* ». « Rien ne retient le cultivateur à l'oasis », conclut R. CAPOT-REY. Observation plus valable encore, ici, que dans les oasis du Nord. Mais pourquoi cette population noire ne cherche-t-elle pas, par l'émigration, à échapper à sa misère ? Paresse, inertie paysanne, ignorance ? Son départ, au vrai, signifierait la ruine de la confédération Touareg.

L'appoint apporté par le *khamès* n'est-il pas indispensable à la société nomade pour subsister ? Outre les produits de la culture, quel est l'état des autres ressources du Hoggar ? On peut malaisément évaluer le cheptel, et les recensements connus sont sujets à caution. En 1946, on l'estimait au total, à 12 000 chameaux environ (10 000 en 1913, d'après le Père de FOUCAULD) et 50 000 à 100 000 chèvres. Mouton, zébu et âne n'ont pas à entrer dans ce calcul, et il semble possible d'affirmer que ces ressources pastorales sont insuffisantes. C'est de transactions avec la zone soudanaise que le groupe touareg tire l'essentiel de ses moyens d'existence. Chaque année, un courant caravanier de quelques 2 500 bêtes va, contre le mil du Soudan, échanger le sel extrait au Hoggar dans la cuvette de l'Amador. Les taux varient de 4 à 15 charges de mil pour une charge de sel. En 1946 ces transactions on porté sur 720 t de mil (soit 6 693 000 Fr) contre 375 t de sel. 720 t de grain auxquelles s'ajoutent 197 t des revenus du *khamessat*, telles sont chaque année les ressources de la communauté Touareg. Les 179 t des *khamès* ne constituent, on le notera, qu'un appoint. Or c'est précisément sa modicité qui consacre la pauvreté du sédentaire aussi bien que celle du nomade.

Les solutions, y en a-t-il, et, en ce cas, quelles sont-elles ? Une réforme du *Khamessat* ne paraît pas souhaitable. Elle mettrait en jeu l'ensemble de la politique conservatrice et islamique poursuivie par le Gouvernement général. Toute modification apportée au statut agraire provoquerait à coup sûr des mouvements parmi les Touaregs, susceptibles d'avoir un large retentissement au Sahara, voire en Algérie. D'autre part, on pourrait craindre que les tribus touaregs n'abandonnent, en ce cas, les pâturages du Hoggar, où, hormis des souvenirs et des traditions de prestige, rien désormais ne les retiendrait, pour les régions du Soudan plus attractives. Il ne semble d'ailleurs pas nécessaire de courir des risques aussi importants, car, s'il est urgent de chercher à accroitre les ressources alimentaires des *harratins*, la solution n'est pas un prélèvement sur les parts Touaregs déjà réduites et en elles-mêmes insuffisantes.

Des améliorations peuvent être envisagées. Si 460 hectares sont cultivés, 960 ha cultivables et sans occupants restent en friche. Avec l'aide de l'Administration, l'installation de cultivateurs noirs sur 960 ha de terres inoccupées permettrait d'étendre à l'Annexe du Hoggar l'expérience algérienne des Secteurs d'Amélioration Rurale (S.A.R.). Cette politique, conduite avec des techniques modernes sous la direction de chefs de culture compétents, pourrait aboutir à fixer en des exploitations pilotes un véritable paysannat noir. Collectives à l'origine, ces terres, selon les principes du S.A.R ; pourraient être peu à peu appropriées par leurs exploitants, après accord de *l'Amenokhal,* qu'il ne paraît pas impossible d'obtenir. Il n'est pas douteux que cette formule permette, par l'exemple d'un paysannat indigène évolué, un assouplissement relatif des contrats établis entre *khamès* et nomades et une modernisation des techniques. On peut s'étonner que dans un pays protégé depuis plus de 40 ans et par une grande nation coloniale, aucun effort soutenu n'ait été fait dans ce sens. Des améliorations peu coûteuses, mais à effet immédiat, auraient néanmoins, selon les Administrateurs du Territoire, pu être envisagées. La construction sommaire de petits barrages sur certains oueds, et des canalisations soulageraient considérablement le *khamès* des multiples tâches que lui demande journellement l'entretien des *foggaras*. Le plan a été établi depuis plusieurs années par l'Administration de l'Annexe ; il permettrait, en accroissant notablement le volume de la nappe phréatique, d'étendre la superficie des terres cultivables.

L'abandon des cultures des palmeraies est un fait ancien au Hoggar. Déjà CHUDEAU le soulignait. Il tiendrait, selon lui, au fait que la production de la récolte revenant essentiellement au propriétaire (le nomade), le *khamès* ne voit aucun intérêt à pratiquer cette culture. Mais dans le cadre d'une S.A.R, l'Administration l'avait envisagé en pensant développer une large

palmeraie à Silet, autour d'Abalessa. Selon les estimations locales, cette palmeraie serait en mesure de couvrir en grande partie les besoins du Hoggar.

Une foggara (système d'irrigation)

Faute de crédits, ce plan agricole a dû être abandonné. Même absence de politique en ce qui concerne l'élevage. Le cheptel constitue portant, on le sait, la ressource essentielle du nomade, et cette économie pastorale n'a encore fait l'objet d'aucune enquête en vue de son amélioration. Une triple action, dont les effets pourraient être immédiats, devrait porter sur les *points d'eau*, que des textes précis obligeraient à entretenir ; sur les *pâturages* dont un inventaire précis pourrait permettre la conservation et l'amélioration et éviter toute surcharge pastorale, sur le *troupeau* dont la surveillance et la sélection nécessiteraient l'envoi de moniteurs d'élevage.

Mais on peut être assuré que tout projet de transformation se heurtera à une certaine résistance de la part des Touaregs. Nous avons assistés nous même en 1950, lors des tentatives d'introduction d'écoles nomades françaises au Hoggar au grave différent qui oppose l'Administration à la noblesse touareg. Les difficultés n'ont cependant pas été insolubles et elles le seront d'autant moins à l'avenir que le débat portera sur des questions économiques et non plus culturelles. Des interventions énergiques paraissent nécessaires. Encore faudrait-il qu'elles fussent précédées, là comme ailleurs, par l'élaboration d'une nouvelle politique. Toute enquête sur place, conduite auprès d'une Administration douée, au reste, d'une bonne volonté certaine et d'un esprit ouvert, conduit à souligner la gravité du problème. « Ce qui a fait défaut jusqu'à présent, c'est l'initiative chez les indigènes, et chez les Européens la persévérance.

On ne dira jamais assez. Un régime d'assistance en ces territoires sahariens sera insuffisant aussi longtemps qu'une politique économique ne sera pas définie. Tout effort est illusoire si le peuplement du Territoire n'est pas proportionné aux ressources. Et cette observation généralement valable l'est particulièrement pour tout groupe archaïque aux marges de subsistance réduites. « L'espace libre, j'entends l'espace cultivable, ne manque pas au Sahara », répète souvent R. CAPOT-REY. Pourtant, de toutes parts dans les oasis du Nord, l'on signale un mouvement général d'émigration. Une politique positive d'équipement, et au besoin d'émigration, ne devrait-elle pas, en vérité, se substituer au régime actuel d'assistance ?

4/ Le tombeau d'Abalessa et la reine Tin Hinan

ABALESSA est un centre de culture du Hoggar situé à quelque 80 km à l'Ouest de Tamanrasset

Seul monument funéraire saharien connu du grand public, le tombeau d'Abalessa, situé en bordure ouest du Hoggar et associé à la légende de Tin Hinan, doit sa célébrité au riche mobilier qu'il contenait, à l'originalité de sa construction, mais aussi aux péripéties rocambolesques de sa découverte.

La reine Tin Hinan

Sépulture de Tin Hinan (Musée du Bardo, Alger)

Du point de vue historique, c'est Hérodote au 5ème siècle qui a le premier parlé dans son Atlas d'un pays se trouvant « A dix journées pareillement des Garamantes, on trouve une autre colline de sel, avec une fontaine et des hommes à l'entour : ils s'appellent Atarantes, et sont les seuls hommes que je sache n'avoir point de nom. Réunis en corps de nation, ils s'appellent Atarantes ; mais les individus n'ont point de noms qui les distinguent les uns des autres. Ils maudissent le soleil lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, et lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle, ainsi que le pays. A dix autres journées de chemin, on rencontre une autre colline de sel, avec de l'eau et des habitants aux environs.

Le mont Atlas touche à cette colline. Il est étroit et rond de tous côtés, mais si haut, qu'il est, dit-on, impossible d'en voir le sommet, à cause des nuages dont il est toujours couvert l'été comme l'hiver. Les habitants du pays disent que c'est une colonne du ciel. Ils ont pris de cette montagne le nom d'Atlantes, et l'on dit qu'ils ne mangent de rien qui ait eu vie, et qu'ils n'ont jamais de songes. Je connais le nom de ceux qui habitent cette élévation jusqu'aux Atlantes ». En s'appuyant sur la description d'Hérodote, les auteurs de l'Antiquité (grecs et romains) auraient placé le pays des Atlantes dans l'actuel Ahaggar/Hoggar. Au 15ème siècle, Ibn Khaldoun a fait de Tiski-el-Ardja "Tiski la boiteuse" (la sœur des quatre frères Houaras, Sanhadja, Zénètes, Bafours/Bafots) l'ancêtre féminin de tous les touaregs habitant les déserts.

Reconstitution du tombeau d'Abalessa

En relevant au début du 20ème siècle, chez les Touaregs de l'Ahaggar, la légende de Tin Hinan, les chercheurs européens, et notamment le père Charles de Foucauld, ont cru confirmer et reconnaître dans Tin Hinan la Tiski la boiteuse d'Ibn Khaldoun. La publication, puis la large diffusion du roman de Pierre Benoît, L'Atlantide, inspiré de la légende de Tin Hinan et se fondant sur les informations d'Hérodote ont motivé les recherches archéologiques qui ont abouti à la découverte du monument d'Abalessa....

Cliquez SVP sur ce lien pour lire la suite : http://atraverslesages.over-blog.com/le-tombeau-d-abalessa-et-la-reine-tin-hinan-attention-aux-faits-faux-semblants

4/ Une vie à se souvenir d'une guerre que la France tente désespérément d'oublier

par Scott Savare, *The New York Times*, le 28 mars 2014.

Asnières-sur-Seine, France – Benjamin STORA est arrivé à Paris durant l'été 1962, encore petit garçon, emmailloté dans autant de couches de vêtements que ses parents ont pu lui enfiler avant de s'exiler. Il est arrivé parmi un million de réfugiés, de colons, de Français, d'Arabes, et de Juifs fuyant en masse les exactions de l'Algérie révolutionnaire.

Sa famille, soudainement sans ressource, a amené tout ce qu'elle a pu de sa terre d'origine. Mais Benjamin STORA a rapidement appris à ne pas parler de l'Algérie. Il avait peur, parce que ce simple rappel soulevait dans l'esprit des Français de

cette époque le souvenir de la défaite, de la disgrâce nationale ; rappelait ce qu'était la brutalité de cette guerre désastreuse que l'Empire français déclinant a livré contre l'Algérie, pour la maintenir sous sa domination. Il progressa lentement à l'école avec un sentiment d'isolement mêlé au ressentiment, décida qu'il était trop jeune pour comprendre, et choisit d'oublier.

La France en a fait de même. L'oubli de la guerre algérienne, débutée en 1954 tuant au moins 400.000 Algériens et 35.000 Français, a donc commencé bien avant que les combats prennent fin en 1962. Le conflit ne fut glorieux ni dans ses objectifs, ni dans son exécution – par exemple, les Français avaient pris pour habitude de faire usage de la torture – et les censeurs en ont caché la plus grande partie à la population, interdisant des journaux, des livres et des films pouvant nuire à la morale nationale.

Ce n'est seulement qu'en 1999 que la France a officiellement reconnue cette bataille comme étant une guerre à part entière, et fût dès lors mentionnée dans les manuels scolaires. Alors que plus de deux millions de soldats français ont été envoyés au combat, les lieux de mémoire restent peu nombreux.

Benjamin STORA, 63 ans, a construit une vie sur la mémoire, au départ malgré lui, puis plus tard par conviction. Historien prolifique, il est surement le mémorialiste de la guerre d'Algérie le plus en vue de France, de ses oublis inavouables et de la façon dont ils continuent à dessiner la France moderne : avec la gêne du pays envers l'immigration et l'islam, la nostalgie d'un passé triomphal, et la confusion de l'identité nationale. Si la France a commencé une honnête évaluation de son passé colonial, cela est beaucoup du à M. STORA, à sa trois douzaine de livres et de films, et à sa croyance tenace que le passé algérien reste une force dangereuse, toxique.

« *Nous n'avons toujours pas compris à quel point cette guerre, cette histoire, cette présence française en Algérie a marqué et traumatisé la société française* » comme un « *secret de famille* » dit-il amer. « *Tout découle en grande partie de l'Algérie* ».

Les Algériens et les Arabes nord-africains constituent de loin la majorité des immigrants en France, donnant lieu à une confrontation des plus difficiles et pressantes avec le passé, dit-il. Benjamin STORA a étudié l'Algérie bien avant que de tels travaux ne soient voulus. A cette époque, dans les années 1970, venait de s'ouvrir la discussion sur la collaboration durant l'occupation nazie. Aujourd'hui, un homme gentiment chiffonné au ventre rond et aux sourcils graves, a aidé à former toute une génération de chercheurs. Son travail le plus connu, *La Gangrène et l'oubli*, publié en 1991, fût parmi les premiers livres à porter sur la mémoire inexprimée de la guerre. « *Le déni* [était] *en train de ronger comme un cancer* » en France, écrit-il. « *Stora a dit ouvertement dans son livre ce que beaucoup de personne pensaient et ressentaient* », dit Joshua H. Cole, directeur du Centre pour les Etudes Européennes de l'Université du Michigan.

Plus récemment, M. STORA s'est tourné vers les histoires populaires, souvent avec une attention particulière aux traumas laissés par la guerre. « *Il l'a fait avec une certaine empathie* », dit l'historien franco-algérien Mohammed Harbi.

Son travail a aussi été une forme de psychothérapie personnelle, dit M. STORA, l'aidant à entrer dans une société française dont il n'a jamais « *eu les codes* ». Juif français né en Algérie, il se dit lui-même « *sans Etat* ». Son travail a aussi aidé à défaire le nœud de honte et de fierté qu'il a longtemps ressenti envers sa terre de naissance. « *Il nous a redonné l'Algérie* », dit Annie Stora-Lamarre, sa sœur et collègue historienne.

Constantine

Leur famille a fui Constantine, une ville qui par le passé abritait un quartier juif animé, construite au-dessus de gorges que renvoyaient l'écho des tirs durant la guerre. A Paris, ils vécurent dans un garage pendant deux ans. Benjamin STORA accompagnait ses amis dans l'entrée du grand immeuble à côté, leur disant que c'était chez lui, sans jamais les inviter à l'intérieur.

Sa mère, issue d'une famille de bijoutiers, a travaillé sur une ligne d'assemblage Peugeot, tout comme M. STORA l'a fait brièvement ensuite. Son père devenant âgé a trouvé du travail dans une compagnie d'assurance. Sa sœur est devenue dactylo à l'âge de 16 ans. « *Nous étions complètement rejetés de l'histoire* », dit M. STORA. La métropole a accueilli les « *pieds noirs* », habitants français de l'Algérie coloniale avec dédain. Beaucoup ont fait face à la pauvreté au début, ayant fui l'Algérie avec moins que rien. Leur ressentiment est toujours grand, que ce soit envers les Algériens, mais aussi le gouvernement français qui les a trahis.

C'est aussi le cas des harkis, Algériens musulmans qui ont combattus aux côtés des Français. D'après les estimations de M. STORA, environ 80.000 Harkis et leurs familles ont fui en France en 1962 et ont été retenus en camps d'internement pendant des années. Des milliers, si ce n'est des dizaines de milliers, ont été abandonnés et ont été assassinés parce que « *traîtres* ».

Pendant ce temps-là, le gouvernement français excusait ses soldats, et lui-même, de tous méfaits par une succession d'amnisties. « *Les Français avaient besoin d'oublier pour vivre* », dit M. STORA. Un sentiment de révolte a conduit Benjamin STORA vers les groupes politiques extrêmes. Il a rejoint un groupe trotskiste et a étudié le conflit algérien parce ce que c'était une révolution et dit-il, « *j'étais révolutionnaire* » (il a depuis abandonné l'internationalisme prolétarien).

Même après une enfance d'exil et de pauvreté, sa préoccupation centrale était de trouver un travail stable. Il est devenu professeur, un poste de fonctionnaire qu'il détient depuis 35 ans. Dans les années 1990, l'Algérie a connu une décennie de guerre civile et il a été appelé très fréquemment pour expliquer ces violences, dont certaines sont arrivées sur le sol français, notamment par les attentats de Paris en 1995. Il a reçu des menaces de mort – dont le ou les émetteur(s) restent inconnu(s) – et les services secrets français ont déplacés sa famille. Il est resté au Vietnam jusqu'en 1997, qui fut en quelque sorte un second exil.

Depuis des années, l'Algérie demande à la France des excuses officielles concernant la colonisation, mais son souhait reste inaccompli. Il y a quelques années, le corps législatif français a adopté une loi, plus tard abrogée, qui stipulait que les professeurs d'histoire devaient souligner le « *rôle positif* » de la colonisation française dans ses anciennes colonies.

La situation a évolué depuis. François Hollande en 2012 a appelé à mettre fin au déni français et algérien lors d'un discours prononcé en 2012, qualifié par M. STORA « *de premier très bon discours sur la colonisation* ».

« *La vérité ne dommage pas* », a déclaré M. Hollande. « *Elle répare* ».

Malgré tout, selon Benjamin STORA, les Français ont tendance à ruminer leur passé. « *Soit nous voyons notre passé comme glorieux, reconstruit et fantasmé ; ou soit nous le dénigrons, n'y voyons que malheur, et certains y trouvent plaisir* ». Il a tenté de résoudre sa propre histoire, dit-il. Il voyage souvent en Algérie, et est retourné à Constantine se recueillir sur la tombe de son grand-père qui se prénommait aussi Benjamin.

M. STORA voudrait dorénavant, étudier autre chose, peut-être se diriger vers une nouvelle direction de travail. Mais la société « *me ramène toujours à l'Algérie* », dit-il légèrement exaspéré. « *A un certain moment, vous vous dites : "Toute cette mémoire, toute ces connaissances accumulées, n'est-il pas temps, aujourd'hui, d'en sortir ?"* » se demande-t-il. « *Ne devrions-nous pas en sortir ?* ».

NDLR : Au-delà de la saga STORA, que chacun appréciera à sa juste valeur ou reproche, cet article paru dans le *New-York Times* est intéressant sur le conflit Franco-algérien. Je relève que l'on persiste à écrire encore *au moins 400 000 tués algériens* alors que Xavier YACONO, dans une brillante étude, a démontré que le total des victimes (globales) ne dépassait pas les 300.000. Pour ceux qui souhaitent la relire : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1982_num_34_1_1963

Il est surprenant que le ''phare STORA'' lié à nos médias, soit leur privilégié, en occultant délibérément les autres historiens eu égard au politiquement correct qui est de fait imposé.

Bien sûr la torture n'est imputable qu'au seul belligérant…français !

A propos Benjamin STORA a été nommé, le 1er aout 2014, à la tête de la Cité Nationale de l'Histoire de l'immigration : http://www.huffingtonpost.fr/2014/08/01/benjamin-stora-nomme-president-cite-nationale-histoire-immigration_n_5641780.html

6/ Pourquoi les supporters algériens sont-ils violents ?

Source : http://www.tsa-algerie.com/2014/08/24/mort-du-joueur-ebosse-les-sanctions-de-la-faf-tombent/

NDLR : L'attaquant camerounais de la JS Kabylie, Albert EBOSSE est décédé samedi soir, atteint par un projectile parti des tribunes à l'issue de la défaite à domicile de son équipe face à l'USM Alger (2-1), lors la 2e journée du championnat d'Algérie de football,

Nacer Djabi, sociologue, explique dans cet entretien les raisons de la violence dans les stades algériens.

Comment peut-on expliquer le comportement du supporter qui a tué le joueur de la JSK ?

D'abord, les jeunes attendent pendant des heures avant d'accéder au stade pour regarder le match dans des conditions qui sont déplorables. Ce sont quelques éléments qui expliquent l'excitation des supporters. Ensuite, il y une sur-instrumentalisation du football par le politique. Depuis quelques années, le pouvoir a découvert dans le football un moyen pour catalyser la force de la jeunesse. Une jeunesse pour qui le football est devenu, aujourd'hui, une question de vie ou de mort ! Une jeunesse qui n'a que le football, surtout dans les villes où il n'y a pas de loisirs et qui s'est désintéressée, par conséquent, de la politique et de la chose publique. D'ailleurs, pour cela, le pouvoir est prêt à payer une Coupe du monde tous les six mois et non pas tous les quatre ans.

De quoi ce comportement est-il révélateur au sein de la société algérienne ?

Au stade du 1er novembre à Tizi-Ouzou, on a tué un joueur donc quelqu'un qui est connu. Mais les supporters ont l'habitude de s'entretuer. En Algérie, il y a une banalisation de la violence. C'est-à-dire qu'on peut mourir pour rien. Sur l'autoroute, dans son quartier, dans un stade. Les jeunes sont nés dans des situations de violence avec un État qui ne remplit pas ses fonctions d'État.

Un État organise, gère, surveille, offre les moyens d'épanouissement, donne la possibilité de pratiquer le sport au lieu de regarder etc. En fait, on n'arrive pas à donner du sens un petit phénomène, le club des Pins. Cela fait trente ans que nos décideurs vivent « ailleurs » qu'en Algérie. Ils ne souffrent pas des problèmes de circulation car ils ont des gyrophares. Ni de l'insécurité car ils sont au club des Pins. Ils ne sont pas confrontés aux problèmes socioéconomiques et quand ils s'ennuient, ils partent à Paris.

Est-ce que la décennie noire du terrorisme peut-elle expliquer cet excès de violence dans la société algérienne ?

En partie mais pas totalement. En effet, il y a une génération qui a grandi sans voir de policiers dans la rue, par exemple. Mais cela n'explique pas tout. La violence qui est due à la non-gestion existait avant et elle a continué après.

NDLR : «*Cela fait 30 ans que nos décideurs vivent ailleurs…quand ils s'ennuient, ils partent à PARIS* ». Cette phrase est bien révélatrice ! Non ?

EPILOGUE TAMANRASSET

Année 2008 = 92 635 habitants

***Extrait de l'Article paru dans le Courrier International du 12 avril 2012*:**

« Longtemps prononcé *"tamanrasset"* en parlant de cette ville du Sud que je ne connaissais que de nom. Mais, quand j'y suis allée pour la première fois, Boubeker, notre guide touareg, m'a expliqué que la bonne prononciation était *"tamenghast"* (comme cette sorte d'igue dans le sol, donc dans le sable, d'origine humaine ou naturelle). Tamenghast allait donc me réserver pas mal de surprises ! Le premier petit tour dans la ville était déjà bien révélateur de la différence avec le Nord en général et, pour moi l'Algéroise, avec la capitale en particulier.

A Tamenghast, les femmes marchent droites. Leur attitude est imposante, leur regard est dur et leur démarche dansante. Leur tenue traditionnelle, le fameux *tissegh'ness,* laisse paraître de jolis tatouages au henné noir ; cette beauté du Sud m'émerveillait. J'avais interpellé l'une d'elles. Je lui parlais en arabe, mais elle ne connaissait que le touareg et le français, qu'elle maîtrisait d'ailleurs parfaitement. Après une petite discussion, cette jeune fille, que je ne connaissais que depuis

quelques minutes, me donna spontanément son nom et son numéro de téléphone et me proposa de me faire un tatouage semblable au sien.

Selon les commerçants, le business en a pris un sacré coup ces deux dernières années : la menace d'Al-Qaida au Maghreb islamique (Aqmi)… Les vendeurs, venus des quatre coins de l'Algérie et des pays frontaliers, proposent très peu de produits algériens, plutôt du henné *made in India,* des médicaments du Mali, ou des noix de coco et des cannes à sucre d'on ne sait où. Les étrangers, Maliens ou Nigériens, vendent plutôt des portables contrefaits à des prix imbattables : 4 000 à 9 000 dinars algériens [40 à 92 euros] pour le dernier iPhone ! Quant aux locaux, les autochtones de Tamenghast, ils aiment se présenter comme spécialistes des vêtements et des bijoux traditionnels. Au marché, des femmes coquettes se ruent sur les bijoux de pacotille : les bracelets et colliers en plaqué or bling-bling sont très à la mode. A Tamenghast l'ambiance m'évoquait plus Bamako [capitale du Mali] qu'Alger. Les locaux appellent d'ailleurs les Algérois "les Blancs". Selon eux, Tamenghast ne représente pas grand-chose pour les gens du Tel (le Nord), n'eussent été les deux festivals par trop folkloriques qui y étaient organisés chaque année [en février le Festival international des arts de l'Ahaggar, consacré aux arts du Sahara, en avril le Tafsit, la fête du printemps, avec des expositions d'artisanat, des concerts de musique et de chants traditionnels et une course de chameaux]. A Tamenghast le chômage tue les jeunes. Les infrastructures de base telles que les hôpitaux manquent et les lieux de loisirs sont quasi inexistants. *"On ne se sent pas algériens",* m'ont-ils avoué.

TAMANRASSET de nos jours

Le lendemain il était convenu qu'on aille à l'Assekrem visiter l'ermitage de Charles de Foucauld, situé à plus de 2 700 mètres d'altitude [cet officier de l'armée française, né à Strasbourg en 1858 et mort à Tamanrasset en 1916, est devenu explorateur et ethnologue, puis linguiste ; en 1901 il a été ordonné prêtre].

Montagnes de roche et pistes interminables, les lieux sont à couper le souffle… Un moine polonais au nom imprononçable et un moine espagnol vivent là depuis cinq ans. Leur principale tâche est d'accueillir les visiteurs et de préserver l'ermitage et tous les livres écrits par Foucauld, dont un dictionnaire touareg-français qu'il avait commencé à rédiger avec des Touaregs dès son arrivée à Tamenghast. Chaque mot touareg est réécrit phonétiquement en caractères latins et sa définition apposée à côté en français.

Les deux moines étaient heureux de nous recevoir. C'était le bon moment pour s'installer et admirer le soleil se coucher sur le Tahat, le plus haut sommet d'Algérie. Dans un silence quasi religieux, les couleurs du jour s'enfonçaient dans la profondeur de la nuit. Les moines nous ont confié que la situation sécuritaire aux frontières [avec le Mali, le Niger et la Libye] dissuadait les touristes, pourtant si nombreux il y a à peine deux ans. Début mars, un kamikaze a pris pour cible la gendarmerie de la ville et fait 26 blessés. Ce premier attentat perpétré dans la wilaya de Tamenghast a été revendiqué par un obscur mouvement se faisant appeler "Unicité et Djihad en Afrique de l'Ouest", un groupe islamiste qui serait lié à Aqmi. Cet attentat n'a pas vraiment surpris les habitants de la ville : un climat d'instabilité se faisait déjà nettement ressentir dans la région en raison de la présence des groupes terroristes aux frontières, notamment libyennes, et du retour au combat des rebelles touaregs dans le nord du Mali. Tamenghast était devenu le carrefour du trafic d'armes dans la région… »

Le Tahat

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude ROSSO